

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46947

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Hans-Martin BLITZ, *Aus Liebe zum Vaterland. Die deutsche Nation im 18. Jahrhundert*, Hamburg (Hamburger Edition) 2000, 436 p.

Dans sa thèse de doctorat, Hans-Martin Blitz vise à récrire l'histoire du nationalisme allemand en étudiant ou plutôt en dévoilant ses racines au XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme il est d'usage dans ce type d'ouvrage, l'introduction, heureusement assez brève, fait le point sur la recherche: il s'agit de »renationaliser« l'histoire de l'*Aufklärung* en adoptant une méthode (*Ansatz*) »konstruktivistisch, diskursanalytisch, interdisziplinär und modernisierungstheoretisch« (p. 15). Alors qu'une image convenue de l'*Aufklärung* met en valeur l'humanisme et le cosmopolitisme d'un mouvement dont le patriotisme, parfois exacerbé, vise en réalité l'hégémonie de la monarchie absolue française en Europe, Blitz, se référant aux idées de Wolfgang Hardtwig et de chercheurs anglo-saxons, ouvre (et conclut) son ouvrage sur la représentation d'un mouvement à deux faces: le revers de l'objectif déclaré d'émancipation humaine, politique, religieuse, c'est un nationalisme borné et vindicatif, tourné toujours contre la France et occasionnellement contre la Russie: les spécialistes de l'histoire du nationalisme ont eu tort de voir dans la Révolution française une »ligne de partage des eaux« séparant le cosmopolitisme des Lumières du nationalisme moderne.

L'ouvrage se compose de 5 parties. L'auteur étudie d'abord le »discours patriotique« de l'humanisme et du baroque aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Quelques années avant la Réforme, le Saint-Empire romain se définit comme »de nation allemande«. L'animosité envers l'Italie (p. 37: il vaudrait mieux dire Rome et le catholicisme) et la France, la »redécouverte« de Tacite, de sa »Germanie« et des livres I-IV des »Annales«, inspirent un imaginaire (*Imaginationen*) national de communauté patriotique, d'Ulrich von Hutten à l'Alsacien Moscherosch et au romancier et poète baroque Daniel Casper von Lohenstein. Dans une seconde partie, il est question du développement du thème d'Hermann/Armin/Arminius dans les premières phases de l'*Aufklärung*, de Johann Elias Schlegel à Wieland, en passant par Justus Möser et le baron de Schönaich. L'auteur rappelle, sans vraiment les exploiter, les tragédies françaises de Scudéry (1644) et de Campistron (1684). Les œuvres allemandes ont en commun d'identifier la Rome d'Auguste à la France de Louis XIV de célébrer la vertu d'une violence nationale »libératrice« et virile, c'est-à-dire antiféministe, et de déplorer la désunion allemande.

La troisième partie de l'ouvrage constate l'irruption de la Prusse sur la scène du nationalisme allemand lors de la Guerre de Sept Ans. Les victoires éclatantes de Frédéric II de Prusse remplissent les poètes ... prussiens de fierté, Anna Luise Karsch, Ewald von Kleist, Gleim et Ramler, mais inspirent aussi, directement ou indirectement, des chants guerriers au Saxon Weisse, au Suisse Lavater ou au Schleswigois Gerstenberg. Les pasteurs prussiens, germanophones (Sack, Ortmann) ou francophones (Formey), jouent ici un rôle funeste, en invoquant le très irreligieux Frédéric comme un saint protecteur du protestantisme en général (les Hohenzollern étaient encore calvinistes, ce qui n'est pas précisé). Friedrich Karl von Moser entretient après la guerre une polémique avec le pasteur Ortmann auquel il reproche de »politiser« sa fonction. La popularité facile de la poésie patriotique est aussi pour les écrivains un enjeu de carrière. La comparaison du »Philotas« »contradictoire« de Lessing avec l'adaptation guerrière de Gleim et avec le »Polytmet« pacifiste du Suisse Bodmer permet de montrer que Lessing, s'il ne fut pas un admirateur inconditionnel de Frédéric II, céda lui aussi à l'admiration d'un héroïsme politique allant jusqu'au sacrifice suprême.

La quatrième partie porte sur le débat allemand concernant »l'esprit national« (*Nationalgeist*) dans les années qui ont suivi la Guerre de Sept Ans. Placé dans le contexte européen d'une réévaluation littéraire du sentiment patriotique, ce débat oppose les »patriotes d'empire« (Friedrich Karl von Moser) à un patriotisme d'esprit républicain (représenté par le Suisse Zimmermann) ou »populaire« et »ethnique« représenté, selon l'auteur, par Möser. L'enthousiasme de l'époque ne permet pas d'opposer mécaniquement un discours »irrationnel« propre au romantisme au patriotisme »raisonné« d'une *Aufklärung* partageant la

méfiance propre à Voltaire et aux »philosophes« français à l'égard des préjugés nationaux. Le fameux texte de Thomas Abbt »Vom Tod fürs Vaterland« (1761) permet d'observer cette présence d'un discours à la fois »argumenté et mobilisateur« (p. 319). Ni les patriotes d'empire, ni les admirateurs du roi de Prusse ne diffusent par ailleurs un idéal d'émancipation antiféodal. Dans la cinquième partie, consacrée au *Sturm und Drang*, en fait surtout aux premiers écrits de Herder et au *Göttinger Hain*, Blitz renoue prudemment, en se référant à Otto Dann, à la représentation de la *Deutsche Bewegung*, une vision »nationale« de l'histoire allemande en vogue au XX<sup>e</sup> siècle, qui confond dans un même mouvement des phénomènes aussi différents que l'*Aufklärung*, le règne de Frédéric II, le *Sturm und Drang*, les romantismes allemands et la vague nationaliste de l'ère napoléonienne. Ce point de vue se justifie quand il s'agit de certains épanchements des auteurs du *Göttinger Hain*, mais l'auteur nuance à juste titre son propos quand il s'agit du parcours de Klopstock ou même de Herder. Même si le concept a été forgé plus tard (par H. Nohl), l'auteur aurait pu indiquer que la représentation téléologique de la *Deutsche Bewegung* est liée à la germanistique nationale, parfois encore libérale, de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment à Gervinus.

Au début, il y avait un complexe d'infériorité. On pourrait au demeurant remonter plus haut qu'au XVI<sup>e</sup> siècle: Hoffmann von Fallersleben ne s'est-il pas inspiré en 1841 pour le texte du »Lied der Deutschen« d'un poème de Walter von der Vogelweide datant de 1203?

Par ailleurs, on peut regretter un certain arbitraire du corpus étudié, qui n'est ni vraiment historique, ni vraiment littéraire. Pourquoi laisser de côté les périodiques, les écrits historiques et bon nombre de fictions? Pourquoi ne pas s'intéresser à l'accueil des œuvres citées? Heureusement pour la littérature de l'*Aufklärung*, les »Hermannides« de Lohenstein, de Schönaich et même la tragédie de Schlegel furent vite oubliées et les textes enflammés du *Göttinger Hain* ne s'imposèrent pas. Klopstock resta l'auteur de la »Messiade« et des »Odes« bien plus que celui de ses »Bardiete«. On se souvient un peu de Gerstenberg comme de l'auteur d'une tragédie sur l'impuissance et le désespoir absolu, dont la fable est tirée de Dante: »Ugolino«. Quant aux chants guerriers de Gleim et de ses imitateurs, Goethe, dans un passage fameux de son autobiographie, a dit ce qu'il fallait en dire, et de belle façon: l'enthousiasme ressenti par l'Allemagne protestante pour le roi de Prusse (à l'exception de la Saxe) ... et la triste réalité d'un conflit qui fut aussi et surtout une guerre germano-allemande. Le nationalisme n'a dominé les lettres allemandes qu'après et contre l'*Aufklärung*.

N'y a-t-il pas eu par ailleurs un cosmopolitisme actif et ambitieux, par exemple celui des francs-maçons et des Illuminés, et, en réaction, un antic cosmopolitisme qui n'est pas obligatoirement »nationaliste«, mais simplement dirigé contre un amour désincarné de l'humanité (de Karl Philipp Moritz à Schiller)? Cet aspect des Lumières a laissé plus de traces, de »Don Carlos« à »La Flûte enchantée«. Par ailleurs, Lessing est pour nous (et fut pour le public de l'époque) bien davantage l'auteur de »Nathan le Sage« que celui de »Philotas«. Il est par ailleurs si peu question de juifs et d'antijudaïsme dans le livre de H.-M. Blitz.

Möser est-il un ethniciste avant la lettre ou son objet n'est-il pas plutôt d'imputer, avec les jeunes auteurs du *Sturm und Drang*, l'affaiblissement de l'Allemagne à la mise en place de principautés absolutistes contraires aux traditions d'un Empire fédérant »harmonieusement« petits et grands territoires, petites et grandes villes libres? Certes, l'Allemagne protestante occupe le devant de la scène littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle: est-ce à dire que Joseph von Sonnenfels, fils d'un juif converti, représente à lui seul les catholiques du Saint-Empire? Les drames de chevalerie bavarois (Babo, Toerring) n'ont-ils rien à dire sur la »nation« allemande? Le »nationalisme« de Gleim et d'autres est tourné aussi, il faudrait le rappeler plus nettement, contre le Saint-Empire ... de nation allemande: il vaudrait mieux parler d'un »prussiannisme« voué au culte de la personne de Frédéric II. Les chants de Gleim, les pièces didactiques d'Engel, absentes du corpus, sont davantage l'expression d'une servilité prussienne que d'un racisme grand-allemand avant la lettre. Friedrich Karl von Moser ne fut pas le seul à déplorer à l'époque le »dualisme« qui renforçait la position de la Prusse tout en faisant

le malheur de ses populations et en affaiblissant l'Allemagne dans son ensemble. Joseph II a lui aussi suscité bien des espoirs, de Klopstock à Wieland.

Certains développements peuvent sembler à la fois longs et incomplets. L'auteur fait bien référence au «Dictionnaire philosophique» (article: Patrie), à «De l'esprit des lois» et à la tragédie «Le Siège de Calais», mais on ne peut s'empêcher de trouver cette étude du nationalisme allemand naissant bien peu européenne, en un mot: un peu trop ... nationale. Les volumes consacrés par Jacques Ridé à l'image du Germain au XVI<sup>e</sup> siècle sont aussi peu cités que l'ouvrage récent de C. Volpillac-Augier sur Tacite à l'époque des Lumières ou d'autres études, plus ponctuelles, sur l'accueil en France de la pièce de Schlegel, dont l'adaptateur, Bauvin, a fait une tragédie un peu «ethniste» et très républicaine. Le poème héroïque de Schönaich a été traduit en français et pourvu d'une préface évasive de Voltaire (qui ne l'avait certainement pas lu): il fut raillé en France, mais aussi en Angleterre ... et en Allemagne. Un texte de Voltaire parmi toutes ces productions, cela méritait d'être dit. On note des fautes dans les citations françaises.

Dans toutes les guerres, on rabaisse l'ennemi et on célèbre ses propres mérites: ainsi, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Anglais se sont beaucoup moqués des Français ... et les Français des Anglais. Les Allemands, prussiens, autrichiens, bavarois, etc., n'ont pas dérogé à la règle, et comme leurs contrées furent le théâtre de beaucoup de conflits du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, ils ont eu souvent l'occasion de l'appliquer. Reste l'inquiétante idée du «sang allemand»: formulée par Gottsched dans sa préface à la tragédie «Hermann» de Schlegel (il fut sévèrement repris pour cette raison par un traducteur français), elle devient obsessive chez certains auteurs du *Göttinger Hain*, s'opposant à la représentation d'une société fondée sur un consensus politique à dimension variable en fonction des individus et des époques, puisqu'il peut être républicain, aristocratique, monarchique, fédéraliste, centralisateur et absolutiste, etc. Quant à «l'ethnisation» de la politique et de la littérature, on aurait pu la rapprocher des discussions sur les origines des Français et de leur monarchie, discussions qui n'avaient certainement pas échappé aux intellectuels allemands. De tous les auteurs cités dans ce livre, seul Stolberg a eu une trajectoire véritablement «nationaliste»: Voss, son ancien compagnon du *Göttinger Hain*, a rompu bruyamment avec lui au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les auteurs de l'*Aufklärung* et du *Sturm und Drang* encore en vie à l'époque du romantisme n'ont pas cédé à l'hystérie nationale, à commencer par Goethe et Klinger.

La conclusion relativise, dans un style contourné, les thèses avancées dans l'introduction: «Après 1789 et 1806 ce n'est pas la naissance du nationalisme moderne qui a eu lieu, mais le déploiement et la réévaluation de relations fonctionnelles présentes bien avant ces dates» (p. 407). Autrement dit, c'est bien en réaction à la Révolution française que se développe le nationalisme moderne, cette mobilisation émotionnelle, violente de la nation contre les idéaux universalistes d'émancipation politique et sociale que l'on soupçonne, non sans raison parfois, de servir les intérêts nationaux du puissant voisin français de l'époque: Robespierre et ses amis avaient bien perçu ce danger quand ils s'opposèrent en vain à la déclaration de guerre au «roi de Bohême et de Hongrie» en avril 1792. S'il a le mérite d'isoler et d'étudier des sources littéraires et politiques du nationalisme allemand, le travail de Hans-Martin Blitz ne renouvelle pas vraiment l'appréhension du phénomène. Un index des noms cités aurait été utile.

François GENTON, Grenoble